

PIERRE-AUGUSTE RENOIR

UN RHUMATISANT EXEMPLAIRE

Par Claude Lamboley



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 22/11/2004
Conf. n°3878, Bull. 38, pp. 275-290 (2005)

La biographie des peintres illustres du passé nous révèle que certains d'entre eux furent atteints de rhumatisme chronique. Souvent qualifié de goutte, certains indices laissent à penser qu'il s'agit, en fait, de polyarthrite rhumatoïde dont l'isolement nosologique ne date que de 1800. Tel est le cas de Rubens¹. Le diagnostic est certain chez deux d'entre eux, Renoir et Dufy. La biographie de ce dernier montre que la maladie n'a en rien altéré son génie². En est-il de même de Renoir ? Peut-il être un exemple de courage vis-à-vis des malades actuels, marqués physiquement et moralement par cette terrible maladie, malgré les incontestables progrès thérapeutiques ? Pour le savoir, nous avons relu les nombreux témoignages de ses proches, consulté les critiques d'art qui ont analysé son œuvre et fait le pèlerinage émouvant aux *Collettes*, sa dernière demeure à Cagnes, pour essayer d'y retrouver l'atmosphère de ses années de maladie³.

UN HOMME TORTURÉ PAR LA DOULEUR

LA DOULEUR COMME SEULE PERSPECTIVE

Le diagnostic de polyarthrite rhumatoïde chez Renoir est évident, grâce aux nombreux témoignages de ses proches, aux nombreuses photographies que nous possédons et au film document de Sacha Guitry⁴, tourné en 1917. Né le 25 février 1841 à Limoges, c'est au décours d'une vie heureuse, consacrée à la peinture, qu'artiste reconnu et honoré, Renoir, vers l'âge de 58 ans, ressentit les premières atteintes d'un mal qui le torturera jusqu'à 78 ans.

Jean Renoir, son fils, a raconté les faits qui ont précédé l'installation de ce rhumatisme⁵. En 1897, au cours d'un séjour à Essoyes, pays de son épouse où il avait acheté une maison, Renoir apprit à monter à bicyclette avec l'aide de son ami le peintre caricaturiste, Abel Faivre. Un jour de pluie, alors qu'il voulait visiter les ruines du Château de Servigny, il dérapa, chuta lourdement, et se cassa le bras droit... Son médecin, le docteur Bordes, immobilisa celui-ci dans un plâtre pendant quarante jours. Quelques temps plus tard, la veille de Noël, le peintre ressentit une légère douleur dans l'épaule droite. Déjà en 1894, habitant avec sa jeune épouse une maison de la rue Girardon, dite "le Château des Brouillards", il s'était plaint de douleurs rhumatismales en apparence banales⁶. Cependant, c'est à cet accident, confirmé par

1 LAMBOLEY (Claude)- La goutte asthénique primitive ou la polyarthrite rhumatoïde a deux cents ans. Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier. N.S., 2000, 31, 145-157.

2 LAMBOLEY (Claude)- Raoul Dufy, l'ivresse des couleurs, une passion fatale ? Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier. N.S., 1999, 30, 243-254.

3 DUSSAULE (Georges)- Renoir à Cagnes et aux Collettes. Ed. Ville de Cagnes sur Mer, 1995, pp. 98.

4 GUITRY (Sacha)- Ceux de chez nous. 1939.

5 RENOIR (Jean)- Pierre-Auguste Renoir, mon père. Gallimard, 1999, pp. 506, p. 384.

6 BESSON (Georges). Auguste Renoir. G. Crès et Cie. 1929, pp. 12, p. 9.

Albert André qui fut son fidèle élève, ami de tous les instants dès 1894⁷, que sa famille et ses amis imputeront la polyarthrite qui le tourmentera jusqu'à la fin de sa vie. Mais les causes post-traumatiques de la polyarthrite sont rares et difficilement admises, et on peut se demander s'il n'a pas, alors, souffert d'un syndrome algo-dystrophique, entité non identifiée à cette époque. Quoiqu'il en soit, en décembre 1898, le peintre fut repris d'une crise terrible. La souffrance était telle qu'il ne pouvait plus remuer son bras droit et qu'il resta plusieurs jours sans toucher un pinceau⁸. Consulté, le docteur Journiac, médecin à Montmartre, déclara que *la médecine considérait l'arthritisme comme un mystère à peu près absolu. Tout ce qu'on savait c'est que ça peut devenir grave...* Il ordonna de l'antipyrine⁹. Un autre médecin, le docteur Baudot, tout aussi pessimiste, conseilla des purgations¹⁰. De 1898 à 1900, les douleurs deviennent atroces, s'étendant aux poignets et aux doigts. Des cures sont prescrites à Aix-les-Bains, à Bourbonne ou à Saint-Laurent-les-Bains, sans résultats. Il faut dire qu'il se négligeait, s'excusant de sa lâcheté à se soigner en disant *qu'un médecin ami, en qui il avait la plus grande confiance, parce qu'il ne prescrivait pas de remèdes, lui avait confirmé qu'on envoyait les gens aux eaux uniquement pour les sortir de leurs bureaux et remplacer leurs soucis quotidiens par les émotions du Casino ; que n'allant pas au Casino il pouvait bien aller salir une petite toile dans un coin de campagne*¹¹.

Pour ralentir l'irréversible enraidissement de ses articulations et surtout l'ankylose progressive de ses mains, Renoir se livra à quelques exercices d'entraînement dans son atelier, anticipant sur la rééducation et l'ergothérapie aujourd'hui conseillées. Il commença par jongler avec des petites balles. Puis plus tard, constatant qu'il avait du mal à les saisir, il chercha à assouplir son coude et ses épaules en jouant avec un bilboquet. *Mais après s'être envoyé plusieurs fois la boule de buis sur les doigts, il lança le bilboquet dans un coin de l'atelier et reprit son pinceau, grognant un peu lorsque son poignet était douloureux*¹². Le mal s'aggravant, gêné par des douleurs croissantes, il se contenta d'une précautionneuse manipulation de petits bouts de bois longs et polis qu'il lançait en l'air en prenant soin de changer fréquemment de main¹³.

L'évolution de la maladie se faisait par crises imprévisibles, avec chaque fois pour conséquence une aggravation. Parfois, Renoir était contraint de garder le lit et d'interrompre son travail. Les nuits étaient affreuses. Son fils Jean se souvenait d'une poussée évolutive particulièrement aigue lors de la naissance de son frère Claude, en 1901. D'année en année sa figure s'émaciait, ses mains se recroquevillaient, ses doigts se désarticulaient. Il se bourrait d'antipyrine et de drogues diverses. En vain...

En 1903, devant l'aggravation du mal, son ami, Georges Rivière, lui conseilla de consulter un autre médecin. *Ne déranges pas ton médecin*, lui répondit Renoir, *je me connais, je ne ferai rien de ce qu'il dira. Avec mon caractère, quand on a des maladies, on les garde, à moins qu'elles veuillent bien s'en aller, dégoutées de n'être pas soignées*¹⁴. Les médecins lui conseillèrent, alors, des séjours dans le Midi. Après plusieurs essais, il s'installa à Cagnes, d'abord dans la maison de la Poste, immeuble sans style ni originalité mais situé au pied d'un étage ment gracieux de petites maisons que le pinceau de Renoir rendra bientôt célèbres, puis aux *Collettes*, propriété située sur une colline de l'autre côté de Cagnes, qu'il achètera en 1907. Ce lieu, qui l'enchantait avec ses oliviers pluri centenaires, ses orangers et sa petite ferme semblant faire partie du paysage, a, malgré l'envahissement des constructions modernes, gardé tout son charme.

Jusqu'en 1910, Renoir pouvait, quoique avec difficulté, encore se déplacer. On suit, dans les mémoires de son fils Jean, le passage d'une canne à deux, puis aux béquilles. Un an plus tard, devant l'aggravation de la maladie, Madame Renoir dut se résoudre à commander à Nice un fauteuil roulant toujours visible dans le grand atelier de Cagnes. C'était Louise, la servante, grande et forte femme, qui le soulevait de son lit, le transportait dans son atelier, à l'étage, sur une sangle et l'asseyait dans son fauteuil.

7 ALBERT (André)- Document manuscrit in Renoir et Albert André, une amitié 1894-1919. Catalogue de l'exposition organisée par le musée Albert-André de Bagnols sur Cèze, juin-septembre 2004. pp. 83, p. 64.

8 RENOIR (Jean), op. cit., p. 386.

9 RENOIR (Jean), op. cit., p. 385.

10 RENOIR (Jean), op. cit., p. 385.

11 ALBERT (André), op. cit., p. 64.

12 ALBERT (André), op. cit., p. 64.

13 RENOIR (Jean), op. cit., p. 385.

14 VOLLARD (Ambroise)- En écoutant Cézanne, Degas, Renoir. Grasset, 1938, pp. 324., p. 291.

Malgré l'usage d'un coussinet pneumatique¹⁵, *il ne supportait même plus la station assise : Du feu! Je suis assis sur des charbons ardents!*¹⁶ se plaignit-il. Son fils Jean ajoute : *Les nuits étaient affreuses. Il était si maigre que le moindre frottement du drap provoquait une plaie.* Des cerceaux isolaient bien le malade du drap trop lourd, mais il est de fait que, même si de façon classique les douleurs inflammatoires de la polyarthrite ne se réveillent qu'au petit matin, dans les formes évoluées comme celle de Renoir, à cause de l'atrophie des muscles et de la destruction des articulations, le moindre contact, le moindre mouvement, le maintien tant soit peu prolongé d'une même position peuvent être sources de douleurs et d'insomnie.

En 1912, ses amis Bernheim, peinés de le voir si impotent, demandèrent à un médecin viennois renommé de l'examiner. *Ce médecin, raconte Jean Renoir, promet que, en quelques semaines, il rendrait au paralysé l'usage de ses jambes. Mon père sourit, non pas incrédule, mais philosophe...* Celui-ci commença par un régime fortifiant qui fit merveille... et un matin annonça à Renoir que le jour était venu et qu'il allait marcher. Il le souleva de son fauteuil. Renoir était debout pour la première fois depuis deux ans... *Alors le médecin ordonna à mon père de marcher... Mon père rassemblant toutes les forces de son être fit un premier pas...puis un autre pas. Mon père fit le tour de son chevalet et revint à sa chaise de malade. Encore debout, il dit au médecin : «J'y renonce. Ça me prend toute ma volonté et il ne m'en resterait plus pour peindre. Tout de même, quant à choisir entre marcher ou peindre, j'aime encore mieux peindre»*¹⁷. A partir de cette date, il ne se releva plus.

Malgré son handicap, lui, qui aime tant admirer la campagne qui l'inspire, s'adapte à sa situation. A Essoyes, où il séjourne tous les étés, comme les chemins ne sont pas encombrés d'automobiles, on le promène sur une poussette, dont le caoutchouc des roues le protège bien mal des cahots douloureux. A Cagnes, où le trafic est, déjà à l'époque, plus dangereux, il se fait porter en fauteuil à bras, à travers sa propriété qu'il aime tant, murmurant toujours extasié : *Merde c'est beau !...Merde que c'est beau !*¹⁸. Quand le temps est froid, et qu'il ne peut aller au paysage, sur ordonnance de ses médecins qui lui ont recommandé d'être dehors le plus de temps possible, il se fait conduire en automobile par Baptistin, son chauffeur, surtout à Antibes qui exerce chez lui un attrait irrésistible. Lui, qui critiquait les engins mécaniques, s'est résigné à faire l'achat d'une automobile en 1911. *Me voilà en voiture...comme une poule de luxe !* dira-t-il¹⁹.

Le 27 juin 1915, son épouse Aline, atteinte d'un diabète, décède d'une crise cardiaque. Il vit désormais seul à Cagnes avec des domestiques. De nombreux amis l'entourent. *En 1917, j'avais seize ans, raconte Claude Renoir*²⁰, *la guerre nous avait isolés à Cagnes. Ma mère était morte, mes frères blessés et absents, les amis dispersés, les domestiques familiaux disparus ; mon père était terriblement seul. Je me rendais compte qu'en dehors de ses heures d'atelier il s'ennuyait ; il passait ses soirées prostré dans son fauteuil, redoutant l'heure du coucher, les rhumatismes le torturant toute la nuit, J'étais trop jeune pour savoir comment le distraire.*

Je ne pouvais le laisser seul avec une infirmière anonyme dans cette maison isolée et mes études s'en ressentaient sérieusement. Je me décidai alors pour une profession qui me permettait de travailler près de mon père : la céramique. Le choix de ce métier combla tous ses vœux et lui permit de mieux supporter les deux dernières années de sa vie.

Il n'eut plus un instant sans occupation, notre existence familiale devint plus facile ; il pouvait discuter avec moi de sujets qui le passionnaient, ce n'était plus un vieillard qui essayait d'intéresser un enfant trop jeune mais le maître qui parlait à son disciple.

Les journées étaient maintenant entièrement remplies. Ce furent les soucis de l'installation, la construction du four, mon apprentissage ; un tourneur venait me donner des leçons et toutes les fins d'après-midi mon père abrégait ses séances de peinture pour travailler avec moi.

Il me faisait dessiner des formes de vase, exécuter des motifs décoratifs.

Seule l'aquarelle était utilisée pour ces exercices ; comme la peinture sur émail, l'aquarelle ne permet pas l'hésitation, ne tolère pas la retouche.

Mon père ne se plaignait plus de ses souffrances, il enrageait contre ses infirmités qui le gênaient pour me montrer ses extraordinaires qualités d'ouvrier manuel. Il était gai et me racontait ses débuts d'ouvrier peintre sur porcelaine et ses premières difficultés professionnelles. Pour souligner mes

15 VOLLARD (Ambroise), op. cit., p. 319.

16 RENOIR (Jean), op. cit., p.500 .

17 RENOIR (Jean), op. cit., p. 493.

18 PERRUCHOT (Henri)-La vie de Renoir. Hachette, 1964. pp. 377, p. 292.

19 DUSSAULE (Georges), op.cit., p. 20

20 DUSSAULE (Georges), op.cit., p. 37.

maladresses, il peignait et dessinait mes projets de vase, mais bien souvent, il lui arrivait d'oublier et le motif et l'élève.

Les nuits étaient éprouvantes et Renoir retardait le plus possible le moment de se coucher. Il fallait panser ses plaies, talquer les points d'irritation... Le matin, il se laissait laver, habiller dans un demi-sommeil. Ensuite on le mettait sur sa « *chaise à porteurs* », sorte de fauteuil d'osier aux flancs duquel on avait fixé deux bambous. Pour descendre l'escalier, la grand-Louise se mettait devant et l'infirmière derrière, parfois remplacée par l'ami fidèle, Albert André. Pour monter, elles échangeaient leurs places.

Puis, ce fut l'impitoyable repli des phalanges sur ses paumes...

Comme on le voit dans les nombreuses photographies ou portraits des dernières années de sa vie, la polyarthrite avait, de manière caractéristique, déformé ses mains. Les articulations métacarpo-phalangiennes saillaient sous la peau. Les doigts se repliaient sur les paumes et ses ongles entrant dans les chairs les blessaient, au point qu'il fallut les protéger à l'aide d'étroites bandelettes de gaze talquées. C'est ce qui a donné naissance à la légende, contestée par ses familiers²¹, du pinceau attaché. Néanmoins, pendant longtemps, Renoir put prendre et déposer librement ses brosses sur la tablette de son chevalet. Au plus mal, le pinceau tenait par le seul fait d'être inséré entre les doigts inertes. La contraction des doigts tendant à se replier suffisait pour caler l'outil de travail et lui donner la stabilité nécessaire. Comme la première phalange du pouce droit s'était sub-luxée par suite de l'envahissement du panus rhumatismal qui détruisait les ligaments et la surface articulaire, pour l'isoler de la brosse qu'on insérait entre le pouce et l'index, on avait confectionné une sorte de mince bande de toile roulée où l'on introduisait le pouce du peintre et qu'il appelait *mon pouce*. C'était son infirmière, qu'il dénommait sa *médecine*, qui, le plus souvent, était chargée de préparer sa palette et de lui mettre cette espèce d'orthèse²². Courbé devant le chevalet, Renoir ne s'évertuait plus qu'à tenter de coincer le manche de son pinceau entre ses doigts atrophiés, avant de faire appel, plus tard, à son entourage pour qu'on l'aidât à le retirer²³. En effet, *il ne pouvait plus au cours de son travail changer de pinceau. Celui-ci une fois choisi dans ses doigts paralysés courait de la toile au godet d'essence où il se purifiait, revenait sur la palette prendre un peu de couleur pour la porter sur la toile. Lorsque la fatigue engourdisait sa main, on était obligé de retirer le pinceau des doigts qui ne pouvaient pas s'ouvrir*²⁴.

Malgré ces déformations, Renoir peignait sans la moindre hésitation. *Renoir aux mains déformées, presque ankylosées par le rhumatisme, avait gardé une adresse quasi miraculeuse de l'extrémité des doigts...Sa mains courait avec une rapidité vertigineuse sur la toile. Il fallait la déplacer sans cesse devant lui lorsque sa dimension dépassait le rayon que pouvait décrire le bras du peintre*²⁵. Le mouvement du corps, compensant la raideur des articulations du poignet et du coude, le conduisait à piquer du nez sur la toile verticale, le pinceau en avant et ce, par petits coups rapides. Il évoquait ainsi, selon Philippe Gangnat, fils d'un ami et mécène de Renoir, *l'image d'une poule qui picore*²⁶. Dans l'action, le bras frôlait la palette posée à plat et retenue par une fine cordelette, la manche risquait d'essuyer les couleurs au passage... Si les mains de Renoir étaient totalement déformées, son bras restait ferme comme celui d'un jeune homme, et ses yeux demeuraient d'une précision bouleversante, selon son fils Jean. *Je le vois encore appliquant sur la toile un petit point de blanc gros comme la tête d'une épingle (pour marquer le reflet dans l'oeil d'un modèle). Sans hésitation, le pinceau partait comme une balle et faisait mouche. Il n'appuya jamais son bras sur un soutien. Le soir, quand le temps le permettait, nous aimions nous asseoir sur la terrasse et regarder les pêcheurs au Cros-de-Cagnes qui rentraient au port. Celui qui, le premier, distinguait l'une des barques, était toujours mon père*²⁷.

A la fin de sa vie, amaigri, déformé, ankylosé, recroquevillé, il impressionnait par son aspect physique ses nouveaux visiteurs. Grimpel, le collectionneur, en fait un portrait saisissant²⁸ : *Devant moi une loque. On le change de fauteuil en le relevant et en le tenant solidement par les épaules pour qu'il ne*

21 ALBERT (André)- Conférence donnée à Mulhouse en 1936, *in op. cit.*, p.57.

22 VOLLARD (Ambroise), *op. cit.*, p. 267.

23 DUSSAULE (Georges), *op. cit.*, p. 43.

24 ALBERT (André), *op. cit.*, p. 70.

25 ALBERT (André), *op. cit.*, p. 57.

26 DUSSAULE (Georges), *op. cit.*, p. 86.

27 RENOIR (Jean), *op. cit.*, p.496.

28 GRIMPEL (René)-Journal d'un collectionneur. Calmann-Lévy. Paris, 1963.

s'effondre pas. Il est tout en angle et d'une pièce comme les cavaliers désarçonnés des soldats de plomb. Il se tient sur un pied, l'autre est furieusement emmailloté. On le rassied en le faisant basculer en arrière.

Assis, c'est une vision d'épouvante, les coudes au corps, les avant-bras levés ; il agite deux moignons sinistres, entourés de cordons et de rubans très minces. Les doigts sont coupés presque à ras ; les os sortent pointus avec un peu de peau par-dessus. Ah ! mais non, il a ses doigts, collés, allongés contre la paume de ses mains, de ses mains lamentables et décharnées comme les pattes des pauvres poulets quand, déplumés et ficelés, on va les mettre à la broche...C'est là la description imagée de ces pauvres malades que l'on pouvait voir encore, il y a une quarantaine d'années, avant les progrès thérapeutiques que nous avons connus depuis. Mais, à la grande surprise des visiteurs, l'esprit restait vif, la passion artistique intacte et l'activité picturale toujours aussi enthousiaste.

Une lettre d'un de ses fils à Durand-Ruel²⁹, nous renseigne sur ses derniers moments. *Mon père venait d'avoir une pneumonie qui avait duré quinze jours. Les derniers jours du mois dernier, il semblait remis et avait repris son travail quand, subitement, le 1^{er} Décembre, il s'est senti assez mal. Le médecin constata une congestion pulmonaire, plutôt moins grave que celle de l'année dernière. Nous ne pouvions supposer une telle issue. Les deux derniers jours, il a gardé la chambre, mais il ne s'est pas alité constamment. Il disait bien de temps en temps : « Je suis foutu », mais sans conviction, et il l'avait dit bien plus souvent il y a trois ans. Les soins constants l'irritaient un peu et il ne cessait de s'en moquer.*

Le mardi il s'est couché à sept heures après avoir fumé tranquillement une cigarette. Il voulait dessiner un modèle de vase, mais on n'a pas trouvé de crayon. A huit heures, il s'est mis subitement à délirer légèrement. Nous en avons été très étonnés et sommes passés d'une confiance relative à la plus grande appréhension. Son délire a augmenté. Le médecin est venu. Mon père s'est agité, jusqu'à minuit mais n'a pas souffert un instant. Il ne s'est sûrement pas douté qu'il allait mourir.

A minuit il s'est tranquilisé et, à deux heures, s'est éteint bien doucement.

Ainsi, c'est paisiblement que Renoir est mort à Cagnes, le 17 Décembre 1919. Dans sa chambre du premier étage des *Collettes*, on étendra sur son lit un treillis de roses thé et de roses roses ...ses fleurs préférées.

Il repose au petit cimetière d'Essoyes, entouré de son épouse et de ses fils Pierre, Jean et Claude.

L'ART COMME SEULE ESPÉRANCE

Renoir avait déjà été victime, dans le passé, d'une première fracture du bras en 1880 et d'une paralysie faciale *a frigore*, en 1888. Il était, par ailleurs, fragile des bronches. Aussi, dès les premières atteintes de son mal, ne chercha-t-il pas à se leurrer. Il comprit que le moment était venu de l'échéance tant redoutée, convaincu que la vie, dès la naissance, est une lutte contre la mort dont le vieillissement avec son cortège de maladies n'est qu'une forme sournoise. Une résolution s'enracina au fond de lui-même. Quoiqu'il lui arrive, il s'efforcera de sauver jusqu'au bout l'essentiel : sa possibilité de peindre³⁰. L'évolution capricieuse de son mal, son aggravation inéluctable ne furent cependant pas sans provoquer des phases dépressives, ou tout au moins de découragement, dont seront témoins ses proches. Cependant, il n'en transparaîtra jamais rien dans ses œuvres. Dans les pires moments, s'il faisait allusion à la mort, c'était seulement par plaisanterie car il ne pensa jamais au suicide. Il s'agaçait, pestait, jurait et dans les périodes de désespoir, il lui arrivera parfois de se plaindre : *Je crois bien que c'est bâclé pour la peinture. Je ne pourrai plus rien faire. Vous comprenez que dans ces circonstances rien ne m'intéresse*³¹. Mais face à un nouveau projet de tableau qui l'enthousiasmait, il se ressaisissait vite. La vue d'un beau paysage, d'un fruit appétissant, d'un corps de femme somptueux ou du visage auréolé de cheveux blonds de Coco, son dernier fils, lui faisait immédiatement oublier ses tourments. Devant l'incapacité qu'avait la Médecine d'alors à le soulager, sa peinture et son art seront ses meilleurs médecins et ses meilleures thérapeutiques. Son épouse, peu de temps après leur mariage, le 14 avril 1890, l'avait bien compris, elle qui disait *Renoir est fait pour peindre comme une vigne est faite pour donner du vin...il faut qu'il peigne*³². La peinture avait été, jusque là, toute sa vie, elle sera désormais sa survie.

Ce désir passionné de peindre fera qu'il s'acharnera, nous l'avons vu plus haut, à essayer de conserver, autant qu'il sera possible, un peu de mobilité de ses doigts, de ses poignets. Mais même avec ses doigts douloureux et ankylosés, son adresse à brosser une tête ou une rose, en étonnera plus d'un. *Je ne*

29 VOLLARD (Ambroise), op. cit., p. 296

30 PERRUCHOT (Henri), op. cit., p.273.

31 PERRUCHOT (Henri), op. cit., p.297.

32 DUSSAULE (Georges), op. cit., p. 21.

pouvais détacher mes yeux de la main qui peignait, Renoir s'en apercevant me dit, racontera plus tard Ambroise Vollard³³ : « Vous voyez bien, Vollard, qu'on a pas besoin de la main pour peindre ! La main, c'est de la "couillonnade" ». L'immobilité et la perte d'autonomie, auxquelles la maladie le contraignait, ne l'affectaient pas outre mesure. Cela lui permettait, en fait, de se consacrer totalement à sa peinture. Dans les moments les plus difficiles, ne dira-t-il pas : *Vraiment, je suis un homme heureux je ne peux rien faire d'autre que de peindre !* ? Et d'ajouter *je n'ai pas à me plaindre j'ai gardé mes yeux !* Quand une rémission survenait, toutes ses misères étaient oubliées. *Si vous saviez l'état dans lequel je viens de trouver Renoir, dira un jour un visiteur à Vollard qui le racontera³⁴, eh bien, est-ce que dans la conversation il ne m'a pas dit : « En somme, je suis un veinard ! ».*

Après une nuit, souvent douloureuse, lavé, habillé, installé devant son chevalet, une journée de bonheur commençait pour Renoir, une journée aussi merveilleuse que celle qui l'avait précédée ou que celle qui devait la suivre, puisqu'elle serait consacrée à la peinture. Heureux, *le patron*, comme l'appelaient les bonnes qui lui servaient de modèles, tout en travaillant, entonnait : "*La Paimpolaise*", "*Le Temps des Cerises*" ou quelques rengaines à la mode entrecoupées de refrains d'Offenbach dont les compositions pleines de gaieté le mettaient en joie³⁵. Claude racontait qu'*il peignait vivement, sans une hésitation, à petits coups rapides, le pinceau inséré de force entre ses doigts crispés et déformés par les rhumatismes ; un mouvement du corps compensait la raideur des articulations du poignet et du coude. Sur une même feuille apparaissaient une fleur, une tête, un paysage ; le portrait de ma mère jeune revenait le plus souvent³⁶*. Même lors du déjeuner, son esprit continuait son travail de création. Cette joie de vivre par le travail durait jusqu'au soir quand le soleil était trop bas et que les ombres cessaient d'être lumineuses. Alors, le corps reprenait ses droits. Les douleurs pointaient, timidement d'abord, puis se réinstallaient, de plus en plus pressantes, dans leur besogne de torture.

Son état l'obligeait à s'adapter. Outre le fait, nous l'avons vu plus haut, que des petites bandes entourant ses doigts et son pouce servaient à le protéger du contact blessant de ses pinceaux, une fine cordelette attachait sa palette à son bras pour éviter qu'elle ne chute. Lorsqu'en 1918, il entreprit de réaliser *Les Baigneuses* dans l'atelier en bois du jardin, qu'il avait fait construire, comme il s'agissait d'une œuvre de grand format et qu'il était immobilisé sur son fauteuil, il fit confectionner un chevalet réglable. *C'était une sorte de chenille, composée de lattes clouées sur un chemin de forte toile qui se déroulait sur deux cylindres horizontaux d'environ un mètre cinquante de large, l'un près du sol, l'autre à environ deux mètres de haut. Il faisait épingleur avec des punaises sa toile sur les lattes en question. Avec une manivelle on tournait le cylindre du bas qui entraînait le chemin de toile et présentait la partie du motif sur laquelle Renoir voulait travailler à la hauteur de son œil et de son bras. La plupart de ses derniers tableaux ont été peints dans cet atelier et sur ce chevalet à cylindres³⁷.*

Plus la souffrance devenait intolérable, plus Renoir peignait. Plus ses moyens physiques diminuaient, plus il voyait grand. Claude Renoir nous dit que quelques mois avant de s'éteindre -et toujours parfaitement lucide- il songeait à décorer d'une fresque monumentale l'escalier de la maison des *Collettes*. Mais vers la fin de sa vie, après quelques portraits de Coco, les pauvres mains du peintre, nouées comme des ceps de vigne, durent renoncer à tenir tout fusain, pastel ou toutes craies de couleur, matières fragiles et cassantes.

Malgré son handicap manuel, sa frénésie artistique le porta, dès 1907, à s'essayer à la sculpture. Il entreprit un petit bas-relief représentant son fils Claude, qui figure en rosace sur le manteau de la cheminée de la salle à manger des *Collettes*, pour laquelle il était destiné à l'origine. Il réalisa, également, en 1908, un buste de Coco, modelé dans la glaise puis, plus tard, coulé dans le bronze. Ce sont les deux seules œuvres sculptées par Renoir. *Quand mon père voulut refaire de la sculpture, racontera plus tard Jean Renoir, il n'avait déjà plus tout à fait le libre usage de ses mains. Un jeune sculpteur Catalan, Guino, avait traduit avec beaucoup de bonheur en sculpture un nu peint par mon père. Il s'établit aussitôt entre le jeune artiste et le vieux Maître une communion assez complète pour qu'un travail en commun pût se faire. Renoir, une baguette à la main guidait Guino et ils se comprenaient si bien que mon père n'avait presque pas besoin de parler... Une indication avec la baguette, un grognement approbatif ou réprobatif, et les*

33 VOLLARD (Ambroise), op. cit., p. 268.

34 VOLLARD (Ambroise), op. cit., p. 235.

35 DUSSAULE (Georges), op. cit., p.37.

36 DUSSAULE (Georges), op. cit., p.37.

37 RENOIR (Jean), op. cit., p.502.

choses allaient leur train...³⁸. Commencée en 1913, la collaboration de Guino et de Renoir devait durer jusqu'en 1918. Une vingtaine d'œuvres allait naître dont l'une des plus importantes est la *Venus Victrix*, dressée devant la maison des *Collettes*.

Jusqu'à la fin, sa passion de l'Art et son amour de la nature furent plus forts que la maladie. *La profusion de richesses qu'il savait tirer de sa palette est bouleversante jusque dans le dernier tableau qu'il peignit le matin du jour où il se coucha pour ne plus se relever.*

*Une infection du poumon le retenait à la chambre. Il demanda sa boîte de couleurs et ses pinceaux, et peignit des anémones que Nénette, notre servante, était allée lui cueillir. Pendant plusieurs heures, il s'identifia à ses fleurs et oublia son mal. Puis il fit signe qu'on lui retirât les pinceaux et dit : "je crois que je commence à y comprendre quelque chose..."³⁹. Sa curiosité émerveillée pour la nature s'exprimera jusque dans ses derniers instants avec cette prière en forme de plaisanterie qu'il exprimera à son fils Jean, en parlant de sa pierre tombale, prévue au petit cimetière d'Essoyes : *Ne la choisis pas trop lourde !... S'il me prenait l'envie de me promener dans la campagne...*⁴⁰.*

Ainsi, malgré la maladie, la peinture de Renoir sera, jusqu'à la fin, l'expression d'une joie de vivre qu'exprimera parfaitement cette préface d'Octave Mirbeau⁴¹ : *...sa vie toute entière et son œuvre sont une leçon de bonheur. Il a peint avec joie, avec assez de joie pour ne pas crier à tous les échos cette joie de peindre que les peintres tristes proclament lyriquement. Il a peint les femmes, les enfants, les arbres, les fleurs avec l'admirable sincérité d'un homme qui croit que la nature se propose à sa palette, aussi simplement que si elle avait été créée de toute éternité, pour être peinte...Peut-être Renoir est-il le seul grand peintre qui n'ait jamais peint un tableau triste.* On retrouve, chez Renoir, ce qui nous avait tant impressionné chez Dufy, la même force pour vaincre les contraintes de la maladie, le même appétit de vivre pour l'Art, la même joie de vivre exprimée dans son œuvre et il est troublant de remarquer que dans leur dernier tableau, tous deux ont, au terme ultime de leur vie, voulu représenter des anémones... Comme l'écrira Germain Bazin dans la préface du livre de Drucker, *la vieillesse de Renoir, plus encore que celle de Titien, montre ce que peut un homme aux prises avec la mort envahissant son corps, quand la flamme de l'esprit brûle toujours dans ce corps desséché comme un sarment*⁴².

UN MALADE TRANSCENDÉ PAR SON ART

UN ARTISTE AU SOMMET DE SON ART

Il est remarquable que, comme pour Dufy, la période la plus pénible de sa vie fut pour Renoir une riche période créatrice, où sont nés certains de ses plus grands chefs-d'œuvre. C'est le temps où *Renoir après avoir, au cours de la période impressionniste, baigné d'un charme rayonnant les scènes les plus banales de l'existence, puis s'être limité au souci de la ligne et du contour, va prendre désormais des libertés de plus en plus grandes avec les spectacles que lui offrent les choses et envelopper les paysages d'une atmosphère féconde en métamorphoses*⁴³. Deux œuvres de même inspiration, mais de style différent, illustrent cette évolution : *Les Grandes baigneuses* de 1885⁴⁴ et *Les Grandes baigneuses* de 1901⁴⁵. La première, qui s'inspire d'un bas relief de Girardon visible à Versailles, est de facture toute classique. Renoir a mis trois ans pour l'achever après de nombreuses esquisses. Il s'agit d'un chef-d'œuvre d'équilibre dans sa composition, représentant des baigneuses ou des nymphes, aux gestes gracieux mais dont les corps, aux contours précis et au tracé un peu sec, sont comme émaillés avec des chairs mates et sans éclats et une peau brune et rose, à peine ombrée d'un bleu lavande qui ignore le soleil. Seul le fond, à droite, présente une nature vibrante de lumière. L'ensemble donne une impression de perfection un peu statique, un peu figée, comme froide. Tout autre est la seconde, bien qu'il ne s'agisse que de la reprise, avec quelques différences, d'une esquisse de la toile précédente. C'est ici un feu d'artifice de couleurs, une vibration de la lumière estompant les contours des deux baigneuses, créant de ce fait une atmosphère

38 RENOIR (Jean)- Cité par Georges DUSSAULE, op. cit., p.75.

39 RENOIR (Jean), op. cit., p.507.

40 RENOIR (Jean)- Cité par Georges DUSSAULE, op. cit., p. 89.

41 MIRBEAU (Octave)- Préface au catalogue de l'Exposition Renoir, Galerie Bernheim jeune, Paris 1913.

42 DRUCKER (Michel)- Renoir, Ed. Pierre Tisné. Paris., 1955, pp. 174.

43 DRUCKER (Michel), op. cit., p., 62.

44 Les Grandes Baigneuses, 1887, hst.115x170. Philadelphia Museum of Art.

45 Les Grandes Baigneuses, 1901-1902, hst. 115x168. Musée Renoir, Cagnes-sur-Mer.

baignée de soleil. Les nus sont plantureux et voluptueux ; les chairs frémissantes de vie paraissent irriguées par le sang. La pose n'est plus statique et participe d'un mouvement qui anime toute la toile.

C'est le temps où Renoir se délecte des jeux de la lumière sur les reliefs et de la plénitude des volumes que lui procure le soleil du Midi. Il renoue, ainsi, avec sa facture impressionniste, sans oublier cependant l'expérience récemment acquise. Si, pour le dessin préparatoire, il fait encore appel au contour linéaire, comme dans sa période *ingresque*, celui-ci disparaît rapidement sous les touches de peinture à nouveau fractionnées, mais cette fois sensiblement atténuées par les coulées de pâtes souples, allongées, onctueuses, dont le côtoiement et la juxtaposition, plus ou moins fondus selon le cas, sculptent les formes dans la lumière colorée. C'est la période dite *nacrée*, caractérisée par cette lumière d'opale qui se répand sur la nature et par le superbe épanouissement de l'artiste, porté plus que jamais vers l'expression de la beauté féminine. Les nus de cette époque revêtent des nuances somptueuses d'ivoire patiné ou de perles fines ; les reflets des chevelures sont un ruissellement d'or ou de pierres précieuses. Outre les modèles qu'il prend surtout parmi ses domestiques, comme Maria la Boulangère ou Gabrielle, ses sources d'inspiration sont les paysages des *Collettes*, en particulier la ferme, les fleurs, particulièrement les roses toujours recommencées, et ses enfants. Avec les nombreux portraits qu'il fera de Coco, son dernier fils, naîtra la nouvelle manière -prédominance du rouge et masses arrondies- rendant à merveille la fraîcheur veloutée d'une peau de bébé, la candeur d'un visage joufflu, aux traits encore mal définis.

Son activité créatrice est débordante. Dans son atelier où sont disséminées des toiles sans châssis, en tas de dix, de vingt, ici sur un tabouret, là sur une vieille malle... ou piquées sur des lattes entrecroisées, *s'accumulent les oeuvres du "vieillard aux mains débiles" - disaient alors les sots - les chefs-d'oeuvre des années 1914-1919, "couleur groseille", devenus de chaudes opales. C'était, pêle-mêle sur une même toile, un sucrier à fleurs, deux rougets, une orange, un petit torse, une frimousse... ou encore de grandes compositions : gorges fleuries et corps bondissants ("mes découvertes, mes folies" disait Renoir), amas flamboyants...*⁴⁶

Ces œuvres, révélatrices d'un goût prononcé pour les volumes et la couleur qui s'étale en coulées de cobalt, de chrome, de roses, de verts, d'ocre et de garance, sont traitées, de façon stupéfiante, avec une grande austérité de moyens. A la fin de sa vie, à l'époque où il peint *Les Baigneuses* du musée d'Orsay, dans son atelier des *Collettes*, la palette est disposée ainsi, d'après les souvenirs de son fils Jean⁴⁷ : *En partant du bas, près du trou du pouce : le blanc d'argent en un « boudin » abondant, le jaune de Naples en une toute petite « crotte » comme toutes les couleurs qui suivent : l'ocre jaune, la terre de Sienne, l'ocre rouge, la laque de garance, la terre verte, le vert. J'ai vu Renoir en de rares occasions employer du vermillon chinois qu'il plaçait entre la laque de garance et la terre verte. Il lui arriva souvent, dans les derniers temps, de simplifier encore et de se passer pour certains tableaux d'ocre rouge ou de terre verte ...* A mesure que son art évolue, on perçoit de plus en plus le goût de Renoir pour la couleur rouge qui sera éclatante à partir de 1900 et enflammera, à la fin, toute la toile.

Renoir considérait *Les Nymphes*, qu'il avait peintes en 1918⁴⁸, comme un aboutissement et l'expression la plus affirmée de sa volonté de communion avec la nature. Drucker écrit à leur propos⁴⁹ : *Toutes les qualités, toutes les innovations de Renoir à la fin de sa carrière se rencontrent sous leur forme la plus parfaite dans ces Nymphes... Nous retrouvons le thème, repris par tant d'artistes, qui voulurent enfermer dans un espace imaginaire les choses les plus aimables où se peint la création : la chair d'être jeunes, les fleurs, la douceur et la moiteur de l'air, le reflet du sang sur la peau, les feuillages du printemps... On a insisté souvent, à propos de cette toile, sur la coloration rose qui baigne l'ensemble ; non seulement, en effet, elle s'étale selon les nuances les plus vives comme les plus délicates sur deux corps et dans le groupe des baigneuses, puis dans les lointains du ciel, mais elle prête un accent plus proche à l'herbe et aussi aux tronc d'arbres. Cependant, ce n'est qu'à l'analyse que nous en voyons l'importance, car elle s'unit souvent à des bleus et à des verts pour atteindre certaines nuances du lilas et du gris, qui atténuent ce qu'il y a dans quelques taches d'un peu trop strident.*

Cet embrasement, ce changement de facture dérouterait les critiques du temps, impressionnés par l'infirmité de l'artiste. Comme l'écrivait Georges Besson⁵⁰ *au nom des chefs-d'œuvre des années 70, certains*

46 BESSON (Georges), op. cit., p.9.

47 RENOIR (Jean), op. cit., p.427

48 *Les Baigneuses* ou *les Nymphes*, 1918-1919, hst., 110x160, Musée d'Orsay, Paris.

49 DRUCKER (Michel), op. cit., p. 82

50 BESSON (Georges), op. cit., p.9.

bureaucrates de la critique essaieront, en 1920, de diminuer les dernières œuvres. Pour les expliquer, certains iront même jusqu'à évoquer « les mains débiles » de Renoir⁵¹. Pourtant le passage du style *ingresque* au style *nacré* de la dernière époque, perceptible dès 1889 avec *La Montagne Sainte-Victoire* de la Fondation Barnes, a anticipé les atteintes du mal. Alors que les collectionneurs étrangers achètent à prix d'or ses œuvres, que celles-ci vont orner des musées américains, les conservateurs du Louvre, trouvant ses couleurs trop « criardes », n'accepteront qu'avec beaucoup de réticence *Les Nymphes*, que les enfants du peintre, après sa mort, voudront offrir à ce musée. Le tableau, alors accepté du bout de lèvres, est pourtant, de nos jours, une des œuvres prestigieuses de Renoir, dont le musée d'Orsay s'enorgueillit.

Il faudra attendre les années 30, avec l'Exposition de l'Orangerie, en 1933, et celle, la même année, des Oeuvres des dix dernières années, à la Galerie Rosenberg, pour que soit appréciée à sa juste valeur la production de la période cagnoise et que celle-ci soit célébrée, parfois même en termes lyriques, comme dans ces propos d'Elie Faure⁵²: *Ceux qui n'admettent de Renoir que les quarante premières années de ses travaux ne connaissent pas Renoir...Il fait songer à Titien, se découvrant réellement lui-même et progressant jusqu'à la fin...C'est la même aventure, et si Renoir avait vécu cent ans, comme Titien, je suis bien sûr que le vieil homme déjeté, tordu, noué, qui ne pouvait ni se lever, ni se coucher, ni s'asseoir, qui peignait de l'épaule, sa main griffue et son coude se bloquant de plus en plus, et dont l'œil seul et le cerveau vivaient, eût forcé le miracle à se renouveler sans cesse au sein de ce miracle même...C'est l'ivresse lyrique qui monte comme une flamme vers le ciel. La matière se transfigure...Bien que cette chose-là soit de la chair, que cette autre soit de l'anémone, que ceci soit de la soie, et que cela soit de l'orange, bien que cet éclairage, tombé on ne sait d'où, soit de la substance solaire, une ombre imprènera les rayons et les ondes et ce sera le suc de l'anémone, le jus ruisselant de l'orange, le tissu de la soie et le sang de la chair...* Par sa peinture, Renoir aura cherché jusqu'à la fin de sa vie, malgré ses difficultés quotidiennes, malgré la maladie, à exprimer, toujours mieux, son amour pour la nature universelle qui englobe les êtres et les choses et à témoigner de sa passion pour la beauté.

UN MALADE EXEMPLAIRE

Le courage, la vitalité, l'énergie créatrice de Renoir forcent incontestablement l'admiration. Aussi peut-on se demander si cet homme ne pourrait pas être un exemple réconfortant pour les malades actuels atteints de la même maladie.

La polyarthrite rhumatoïde est une contrainte permanente. Au début, la douleur, nocturne, provoque de l'insomnie et s'accompagne d'un enraidissement matinal qui va gêner le malade pour sortir de son lit, faire sa toilette ou s'habiller. Soit le diagnostic est hésitant, car souvent difficile du fait que la maladie, relativement rare, est encore mal connue du médecin généraliste, et c'est dans ces conditions une anxiété, bien compréhensible, qui tarabuste le malade. Soit le diagnostic est établi et c'est alors l'angoisse de l'avenir qui s'installe, pour peu que le malade soit soumis à des informations orales ou écrites, irresponsables et fausses. Plus tard, la douleur devient permanente et gêne la vie quotidienne et professionnelle. Des déformations articulaires apparaissent, perturbant encore plus l'activité physique et surtout altérant l'image qu'a de son corps la malade, puisqu'il s'agit, trois fois sur quatre, d'une femme et surtout d'une jeune femme. Il est courant que s'installe alors un état dépressif réactionnel. Ultérieurement des ankyloses complètent le tableau clinique, rendant difficile l'usage des membres. La malade doit être aidée, dans les gestes élémentaires de la vie, comme faire sa toilette, s'habiller, se nourrir. Marcher, monter des escaliers deviennent difficiles. Une telle évolution est, certes, devenue plus rare du fait que, depuis une quinzaine d'années, des traitements très efficaces, mais non curatifs, onéreux mais souvent très mal tolérés, et de ce fait anxiogènes, ont modifié le pronostic de la polyarthrite. Mais celle-ci, une fois installée, modifie toujours plus ou moins le mode de vie des patients. La souffrance est un facteur d'isolement que souvent le rhumatisant ne se donne pas le droit d'exprimer, ce qui exige de lui une volonté tendue jusqu'aux limites du possible. La gêne fonctionnelle le rend parfois tributaire de son entourage, aussi des mouvements d'humeur, des accès de dépression viennent-ils troubler ses relations familiales et professionnelles. Le soutien psychologique de ces malades s'avère donc un élément important dans la prise en charge de la maladie⁵³.

51 BESSON (Georges), op. cit., p.10.

52 FAURE (Elie).Catalogue de l'exposition « Les dix dernières années de Renoir », chez Rosenberg, 1933.

53 SANY (Jacques), CHIARINY (Jean-François), SANY (Martine), COMBES (Bernard). Approche psychologique de la polyarthrite rhumatoïde. Intérêt dans le cadre de la prise en charge globale. *Rhumatologie* 1989, 41, 287-290.

Dans beaucoup de centres hospitaliers, les services de rhumatologie ont institué des entretiens psychologiques afin d'aider les malades qui en acceptent l'entreprise. Il s'agit pour eux de parler librement du vécu de leur maladie, des événements vitaux qui ont précédé ou succédé à l'installation de leur polyarthrite, d'analyser l'influence des uns sur les autres. Beaucoup de malades se trouvent particulièrement désarmés devant l'avènement de cette affection qu'ils jugent injuste. Cela crée en eux un état d'angoisse auquel ils doivent faire face. L'entretien psychologique vient à point, dans ces cas-là, pour les aider à exprimer leur désarroi. L'importance pour eux est de prendre conscience que leur avenir n'est pas aussi fermé qu'ils auraient tendance à le penser. Cet entretien constitue, à n'en point douter, un moment d'écoute privilégié où le malade, se sentant rassuré, peut parler des difficultés qu'il rencontre à cause de sa maladie. Exprimer librement ses peines, ses incertitudes, son souci de l'avenir lui permet de rompre la solitude dans laquelle il se sent enfermé.

Quand la polyarthrite se trouve installée depuis longtemps, avec son cortège de handicaps, le malade peut devenir de plus en plus dépendant des autres. Un réaménagement des rôles dans le quotidien devient alors nécessaire. Par exemple, le mari s'occupe désormais des tâches ménagères. L'environnement du malade se rétrécit. A ce moment-là, il ne trouve pas toujours auprès de lui le soutien moral qu'il souhaiterait. C'est la période où il aurait tendance à se laisser aller vers une attitude de démission. Autant et peut-être plus qu'au début, le malade a besoin de se sentir compris. L'entretien psychologique à cette phase permet de soutenir son moral défaillant, de le valoriser dans son combat quotidien contre la maladie et de l'encourager dans sa lutte.

L'exemple de Renoir, peintre connu et apprécié du grand public qui, cependant, ignore le plus souvent le combat que ce dernier a soutenu contre une maladie, en son temps, mal connue et surtout mal traitée, peut être source de courage, d'acceptation et surtout une incitation à lutter. Le fait qu'il ait continué son travail de création, qu'il se soit adapté au fur et à mesure de l'aggravation du mal et qu'il ait réalisé, dans les moments les plus difficiles de sa vie, ses plus grands chefs-d'œuvre peut faire comprendre à ces malades qu'ils ne sont pas exclus de la vie quotidienne ou de la vie professionnelle. Il est bon de souligner qu'il a pu assumer sa vie familiale en ayant un dernier enfant, quelques années après le début de sa maladie. Coco, dont il put regretter au début la naissance, a été pour lui un rayon de soleil et une source inépuisable d'inspiration pendant ses années de maladie. Il faut insister sur le fait qu'il a continué, malgré son handicap, à avoir une vie sociale. Sa table était constamment ouverte aux nombreux amis qui le visitaient, que ce soit des jeunes peintres admiratifs comme d'Espagnat, Valtat, Bonnard, Vuillard et surtout Albert André⁵⁴... ou des amateurs éclairés comme Rivière, Vollard, Durand-Ruel, Gangnat⁵⁵... Il a continué à voyager, à Essoyes chaque été, à Munich chez ses amis Thurneysen, en 1910⁵⁶, sur le front de l'Est, en 1915, pour rendre visite à son fils Jean, mobilisé, à Paris où il se rend pour la dernière fois, en août 1919, quelques mois avant son décès.

L'exemple de Renoir doit permettre, aussi, aux familles de malades de prendre conscience de ce qu'est la polyarthrite et d'être plus attentifs aux difficultés qu'elle provoque. La maladesse est courante. Soit les signes apparents de la maladie sont discrets du fait d'un traitement plus efficace, la tendance est alors de sous-estimer l'infirmité. Soit la prise de conscience du handicap est réelle et cela conduit les familles à agir à la place d'une malade pourtant capable d'effectuer un travail quelconque. Or, le rhumatisant doit essayer de conserver des activités de toutes natures et une certaine autonomie afin de se sentir encore utile à quelque chose. Au plan psychologique, cela est d'une importance capitale. Se précipiter trop vite, et ne pas laisser agir le malade à son rythme, c'est l'entraîner vers un engrenage malsain et, si ce malade a perdu plus ou moins tout espoir, l'amener involontairement vers un système de dépendance.

Enfin, l'exemple de Renoir doit faire comprendre que, même si l'activité professionnelle est rendue difficile par l'infirmité motrice et par la fatigue qu'engendre l'anémie habituellement présente, interrompre définitivement tout travail est néfaste. C'est, de cette façon, exclure le rhumatisant de tout environnement social. Il faut, quand cela est possible, en dehors des poussées évolutives qui nécessitent un arrêt de travail temporaire, remettre dès que possible le malade au travail en adaptant les horaires et l'activité. Il faut également le pousser à adapter ses activités ludiques. Si les alpinistes ne sont plus guère à même de varapper, ils peuvent très bien en revanche, durant les périodes d'accalmie, faire des ascensions faciles ou des randonnées à ski. Au lieu de pratiquer le tennis, on peut parfaitement le remplacer par du

54 RENOIR (Jean), op.cit., p.467.

55 RENOIR (Jean), op.cit., p.483.

56 RENOIR (Jean), op.cit., p.468.

badminton. Nager, pratiquer la bicyclette restent possibles. En étant actif aux côtés de personnes que rien ne gêne dans leurs mouvements, le malade oubliera facilement son handicap.

De même que Renoir ou Dufy ont réalisé leurs plus belles œuvres, alors que leurs mains étaient déjà complètement déformées, les malades actuels, bien mieux traités qu'auparavant, grâce aux nouvelles drogues, à l'ergothérapie, à la kinésithérapie, voire à la chirurgie dans les formes trop évoluées, doivent être conscients que chaque jour sans douleurs est un cadeau dont il faut savoir profiter pour y puiser des forces en prévision des jours moins bons et qu'ils sont capables, à leur façon, de réaliser des choses aussi admirables que les œuvres de ces grands artistes et d'apprécier tout ce qui fait que la vie vaut d'être vécue : la famille, les amis sûrs, les échanges humains, les beautés de notre planète...

Mots clés : Histoire médicale-Rhumatologie- A. Renoir-Polyarthrite rhumatoïde